

vent, pendant plusieurs années, jusqu'à sa mort, et que je lui aie communiqué quelques ouvrages, avant que de les faire imprimer, il ne m'a jamais dit la moindre parole qui marquât quelque mécontentement de mon *Traité*. » Il est très-possible que Malebranche exagère la portée de cette réconciliation avec Bossuet, en l'interprétant comme un retour aux doctrines du *Traité de la nature et de la grâce*. Bossuet était mort et ne pouvait plus protester contre cette assertion. Il est plus probable que l'occasion de cette réconciliation, comme nous l'apprend le P. André, fut le *Traité de l'amour de Dieu*, où Malebranche prenait parti pour l'opinion de Bossuet, dans cette autre guerre, dont nous parlerons plus tard, contre Fénelon et le pur amour (1).

(1) Bossuet fut ravi d'avoir un second d'un si grand mérite dans sa lutte contre Fénelon. Il était déjà revenu de bien des préventions contre Malebranche; mais le *Traité de l'amour de Dieu*, dit le P. André, acheva de le convertir. « Sa conversion fut éclatante. Il alla le premier voir le P. Malebranche, lui offrit son amitié et lui demanda la sienne. Leur réconciliation ne put être cachée et leur fit d'autant plus d'honneur qu'elle fut sincère. Depuis ce temps-là, M. de Meaux et le P. Malebranche furent amis jusqu'à la familiarité. » (Manuscrit de la *Vie de Malebranche*.)

CHAPITRE XIII

Philosophie de Bossuet. — *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. — Ce que Bossuet emprunte à Descartes, et ce qu'il emprunte à saint Thomas. — De la raison et des vérités absolues. — Siége en Dieu des vérités éternelles. — Inspirations oratoires, images poétiques empruntées par Bossuet à cette doctrine métaphysique. — De l'éternité attribuée à toutes les idées dans sa *Logique*. — Excursion dans la philosophie de Platon. — Avant-goût de la vie bienheureuse dans ces hautes opérations intellectuelles. — *Traité du libre arbitre*. — Système de la prémotion physique. — De la correspondance, de la distinction et de l'union de l'âme et du corps. — Preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu. — *Élévations sur les mystères*. — Explication rationnelle de la Trinité. — Dieu créateur. — De la Providence à l'égard des sociétés humaines. — *Discours sur l'histoire universelle*. — Différence de la Providence de Bossuet et de celle de Malebranche. — Foi de Bossuet dans les lumières naturelles de la raison. — Période de la loi de nature. — Christianisme de nature.

Sur la plupart des points essentiels la philosophie de Bossuet est celle de Descartes, plus ou moins corrigée et amendée par des réminiscences de saint Thomas et de l'École. Comme Nicole, il y ajoute, d'après saint Augustin, la doctrine d'une raison divine éclairant tous les hommes et leur révélant à tous un certain nombre d'idées absolues et de vérités éternelles. Tous les ouvrages de Bossuet, même ceux de théologie, portent les traces de cette haute philosophie. Dans ses beaux commentaires des Écritures et des Pères de l'Église, il ne dédaigne pas de l'appeler au secours de la foi pour la démonstration des vérités fondamentales de la religion et de la morale chrétienne. Toute sa philosophie est contenue dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, que nous commenterons avec la *Logique*, le *Traité du libre arbitre*, la partie métaphysique

des *Élévations sur les mystères*, et quelques sermons.

Le titre seul de *Connaissance de Dieu et de soi-même* annonce un ouvrage cartésien. Loin qu'il vise à la profondeur et à l'originalité philosophique, Bossuet annonce, en commençant, qu'il veut écarter tout ce qui est pure opinion, matière à discussion des écoles, pour ne garder que ce qu'il y a de plus incontestable et du plus grand usage dans la vie : « Il ne s'agira pas ici de faire un long raisonnement sur ces choses, ni d'en rechercher les causes profondes, mais plutôt d'observer ce que chacun de nous en peut reconnaître, en faisant réflexion sur ce qui arrive tous les jours à lui-même, ou aux autres hommes semblables à lui. » Aussi ce traité est-il en même temps un excellent livre d'instruction philosophique pour la jeunesse, et un admirable résumé de ce qu'il y a de meilleur dans la philosophie de Descartes. Connaître Dieu et se connaître soi-même, voilà, selon Bossuet, toute la sagesse ; et c'est par la connaissance de nous-mêmes que nous devons nous élever à Dieu.

Bossuet expose cette méthode dans sa belle lettre au Pape sur l'éducation du Dauphin : « La philosophie consiste principalement à rappeler l'esprit à soi-même pour s'élever ensuite, comme par degrés, jusqu'à Dieu. Pour devenir parfait philosophe, l'homme n'a pas besoin d'étudier autre chose que lui-même, et sans feuilleter tant de livres, sans faire tant de pénibles recueils de ce qu'ont dit les philosophes, ni aller chercher bien loin des expériences, en remarquant seulement ce qu'il trouve, il reconnaît par là l'auteur de son être.... Lorsque, le voyant plus avancé en âge, nous avons cru qu'il était temps de lui enseigner méthodiquement la philosophie, nous en avons formé le plan sur ce précepte de l'Évangile : Considérez-vous attentivement vous-mêmes ; et sur cette parole de David : O Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connaissance de ce que vous êtes. Appuyé sur ces deux passages, nous avons fait un *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. » Il est à croire que Bossuet a vu cela plus clairement dans

Descartes que dans David ; mais, dans une lettre au Pape, il évite de nommer un auteur mis à l'index de Rome.

L'âme, le corps, l'union de l'âme et du corps, Dieu considéré comme auteur de cette union, la différence de l'homme et de la bête, voilà les cinq grandes divisions de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Les opérations de l'âme sont partagées en sensibles et intellectuelles. Les opérations sensibles sont les sensations, le plaisir et la douleur, les passions, le sens commun, par où il entend, comme l'École, un sens intérieur rapportant à un même objet les perceptions des divers sens et l'imagination. Bossuet qui admet, conformément à l'évidence du sentiment intérieur, l'action réciproque de l'âme et des objets, définit la sensation : « la première perception qui se fait dans notre âme à la présence des corps, ou la première touche de l'objet présent. » Quant aux passions, contrairement à Descartes, il exclut l'admiration et, avec saint Thomas (1), avant toutes les autres, il place l'amour comme leur source commune, comme la passion mère qui les enferme et qui les excite toutes sans exception. Otez l'amour, dit Bossuet, il n'y a plus de passion.

Il élève les opérations intellectuelles, dans lesquelles il comprend la volonté, bien au-dessus des sensibles. Ce qui distingue les premières des secondes c'est qu'elles ont, dit-il, pour objet quelque raison qui nous est connue. Les sens n'apportent à l'entendement que leurs propres sensations et lui laissent à juger des dispositions qu'ils marquent dans les objets. Seul, en effet, l'entendement juge de la grandeur, de la perspective, de l'ordre, des proportions, seul il connaît le vrai et le faux, seul il peut errer. Il n'y a pas d'erreurs dans le sens qui fait toujours ce qu'il doit, dit Bossuet, d'après Aristote et saint Augustin (2), puisqu'il est fait pour opérer, non-seulement selon les dispositions des objets, mais aussi des organes. Quant à l'imagination, qui ne fait

(1) *Summa th.*, pars II, quæst. 25, art. 2.

(2) *Ibid.*, pars I, quæst. 17, art. 2.

que suivre les sens, il ne lui est pas donné de connaître la nature des choses et de discerner le vrai du faux, n'allant pas au delà de la représentation de leurs caractères extérieurs et de leurs différences individuelles, et ne s'appliquant qu'à ce qui est corporel. Si la raison corrompue ne s'élève au-dessus des sens et de l'imagination, elle ne mérite plus le nom de raison.

Bien juger, voilà en quoi consiste la perfection de l'entendement. La vraie règle de bien juger, selon Bossuet, comme selon Descartes, est de ne juger que quand on voit clair (1). La cause du mal juger est l'inconsidération dont il énumère toutes les causes diverses, au premier rang desquelles il met les passions. C'est à un vice de la volonté qu'il attribue la cause la plus ordinaire du mal juger. Comme Descartes et Malebranche, il ne sépare pas le perfectionnement intellectuel du perfectionnement moral. Nul ne se tromperait, s'il ne voulait des choses qui font qu'il se trompe, et qui l'empêchent de considérer la vérité sérieusement. « Mais l'entendement, purgé de ces vices et vraiment attentif à son objet, ne se trompera jamais, parce qu'alors ou il verra clair, et ce qu'il verra sera certain, ou il ne verra pas clair, et il tiendra pour certain qu'il doit douter jusqu'à ce que la lumière paraisse. »

Arrêtons-nous davantage à la doctrine de Bossuet, sur les idées absolues et la raison. Ici, nous allons le voir se rapprocher, grâce à saint Augustin, de Malebranche et soutenir la thèse, si vivement attaquée par Arnauld, dans la

(1) Il laisse de côté le doute méthodique que Fénelon développera avec tant de force et d'éloquence. Peut-être y fait-il une allusion critique dans ce passage de son sermon sur la vie future : « Ah ! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai, du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu, quelle faiblesse et quelle misère ! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place et me remuer ! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité ! »

Dissertatio bipartita et dans les *Règles du bon sens*. Selon Bossuet, l'entendement n'a pour objet que des vérités éternelles. Les règles des proportions, par lesquelles nous mesurons toutes choses, sont éternelles et invariables. Telles sont les maximes, si clairement connues, que tout se fait dans l'univers par la proportion du plus grand au plus petit, du plus fort au plus faible. Tout ce qui se démontre en mathématiques, et en toute autre science que ce soit, est éternel et immuable. Il y a des règles invariables des mœurs, de même que des proportions et de la mesure des choses, il y a un ordre immuable de la justice. Toutes ces vérités sont absolues et indépendantes de l'intelligence humaine. N'y eût-il aucun autre homme au monde, le devoir essentiel de l'homme, dès qu'il est capable de raisonner, n'en serait pas moins de vivre selon la raison et de chercher son auteur.

Avec quel magnifique langage Bossuet ne célèbre-t-il pas l'universalité, le caractère absolu, l'indépendance de ces vérités ! « Toutes ces vérités et toutes celles que j'en déduis, par un raisonnement certain, subsistent indépendamment de tous les temps. En quelque temps que je mette un entendement humain, il les connaîtra, mais, en les connaissant, il les trouvera vérités, car ce ne sont pas nos connaissances qui font leur objet, elles les supposent. Ainsi, ces vérités subsistent devant tous les siècles, et devant qu'il y ait eu un entendement humain, et quand tout ce qui se fait par les règles des proportions, c'est-à-dire tout ce que je vois dans la nature, serait détruit, excepté moi, ces règles se conserveraient dans ma pensée, et je verrais clairement qu'elles seraient toujours bonnes et toujours véritables, quand moi-même je serais détruit, et quand il n'y aurait personne qui fût capable de comprendre (1). » Parmi ces vérités éternelles, qui sont l'objet naturel de l'entendement, celle à laquelle Bossuet donne le premier rang, celle en laquelle, suivant lui, toutes les au-

(1) Chap. iv, part. V.

tres se réunissent et subsistent, est celle d'un premier être qui entend tout avec certitude, qui fait tout ce qu'il veut, qui est lui-même sa règle, dont la volonté est notre loi, dont la vérité est notre vie.

Ces vérités éternelles et immuables sont donc, selon Bossuet, quelque chose de Dieu, ou plutôt elles sont Dieu même éternellement subsistant, éternellement véritable, éternellement la vérité même (1). Il faut bien qu'elles soient quelque part toujours subsistantes et parfaitement entendues, sinon rien de ce qui est ne serait, tout étant réglé par elles. De là, la nécessité de reconnaître une sagesse éternelle, où toute loi, tout ordre, toute proportion ait sa raison primitive, et en qui nous les voyons.

Dans la théologie de Bossuet, dans ses interprétations des mystères, dans ses sermons et ses oraisons funèbres, on retrouve cette même doctrine revêtue des plus belles images de l'Écriture et de la poésie. Tantôt c'est une clarté qui brille au dedans de nous, tantôt une ressemblance divine, tantôt un rayon de la face de Dieu imprimé sur nos âmes. « Dans ce rayon nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu; c'est la première raison qui se montre à nous par son image, c'est la vérité elle-même qui nous parle (2). » Dans le même sermon, après un admirable tableau de l'empire de l'homme sur le monde par la science et par l'art, il s'écrie : « O homme, comment pourrais-tu faire remuer une machine si forte et si délicate, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelques parties de ton être, quelques fécondes idées tirées de ces idées originelles, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ? » Quelle belle inspiration, et quelle grande image, empruntée à la même doctrine

(1) C'est pourquoi les jésuites, dans le *Journal de Trévoux* (avril 1723), reprochent à l'auteur de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de tomber dans les erreurs de Malebranche.

(2) *Sermon sur la mort.*

de Platon et de saint Augustin, dans l'oraison funèbre de Michel Letellier, à propos de l'amitié qui l'unissait à Lamoignon ! « Et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplant ensemble à découvert, dans leur source, les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle. » Mais si Bossuet n'hésite pas à affirmer que la raison est Dieu même, et que nous voyons en Dieu les vérités absolues, il n'ose entreprendre de préciser, comme Malebranche, la manière dont nous les y voyons, et il se borne à dire, soit dans la *Connaissance de soi-même*, soit dans la *Logique*, que c'est d'une manière incompréhensible.

Dans la *Logique*, il donne à toutes les idées sans exception l'attribut de l'éternité. Aucune de nos idées, en effet, selon Bossuet, ne saisit précisément ce qui fait la différence numérique, ou individuelle, entre deux objets semblables, d'où il suit que toute idée est plus ou moins universelle, et que la vérité qu'elle regarde n'est pas une vérité particulière et contingente, mais une vérité générale et éternelle, c'est-à-dire les essences éternelles et absolues des choses, seul objet de la science (1).

A cette occasion, Bossuet fait une intéressante excursion dans la philosophie de Platon, qui paraît lui être aussi bien connue que celle d'Aristote et où, comme dans celle de Malebranche, il sait discerner la part de la vérité et celle des poétiques rêveries. Voilà pourquoi, dit-il, Platon nous rappelle sans cesse à ces idées où se voit, non ce qui se forme, non ce qui est, non ce qui s'engendre et se corrompt, mais ce qui subsiste éternellement. « C'est ce qui lui a fait dire que nos idées, images des idées divines, en étaient aussi immédiatement dérivées, et ne passaient point par les sens, qui servent bien à les réveiller, mais non à les

(1) *Logique*, 1^{re} partie, chap. xxxvi et xxxvii.

former dans notre esprit.» Il emprunte aussi à Platon ce qu'il dit sur la cause exemplaire, dans le *Traité des causes*. «Ainsi que la fin ne peut être que dans une nature intelligente, de même le premier exemplaire ne peut être que dans un esprit... Le premier exemplaire sur lequel ont été faites toutes choses, est, si l'on peut ainsi parler, la pensée de Dieu et son idée éternelle... Le monde a été dressé sur ce premier original. Les animaux, les arbres, les plantes et les autres choses de même nature étant semblables entre elles, il paraît qu'elles ont toutes le même modèle, et qu'il y a un exemplaire commun sur lequel elles sont formées, qui est la pensée de Dieu.»

Mais il n'a garde de suivre Platon enseignant que les âmes naissent savantes et, qui pis est, suivant ses expressions, qu'elles ont vu dans une autre vie ce qu'elles semblent avoir appris en celle-ci. Il ne veut pas, dit-il, s'égarer avec lui dans ces siècles infinis où il met les âmes en des états si bizarres. Ainsi, tout en s'inspirant des grandes et éternelles vérités contenues dans l'idéalisme du Platon grec et du Platon français, il repousse, comme l'étendue intelligible, les hypothèses de la réminiscence et de la préexistence des âmes, s'en tenant à concevoir que Dieu, en nous créant, a mis en nous certaines idées primitives où luit la lumière de son éternelle vérité, et que ces idées se réveillent par les sens, par l'expérience et par l'instruction que nous recevons les uns des autres. D'ailleurs, ajoute-t-il encore : «Que cela soit ou ne soit pas ainsi, que les idées soient ou ne soient pas formées en nous dès notre origine, qu'elles soient engendrées, ou seulement réveillées par nos maîtres, et par les réflexions que nous faisons sur nos sensations, ce n'est pas ce que je demande ici, et il me suffit qu'on entende que les objets représentés par les idées sont des vérités éternelles subsistant immuablement en Dieu, comme en celui qui est la vérité même.»

Mais si toute idée a une essence éternelle pour objet; comment aurons-nous la connaissance contingente de

l'existence actuelle des choses? Bossuet pense l'expliquer par l'assemblage de deux idées, l'une, celle de la chose en soi, et l'autre, celle de l'existence actuelle, par une distinction analogue à celle que fait Malebranche entre l'idée et le sentiment. Nous nous permettrons ici d'objecter à Bossuet, que cette dernière idée, à tout le moins, sera une idée contingente. Il n'aurait donc pas fallu dire que toute idée est éternelle, mais, ce qui n'est pas la même chose, qu'il y a quelque chose d'éternel dans toute idée. Sauf cette réserve, on ne peut qu'admirer, avec quelle sagesse et quelle mesure, Bossuet est platonicien et malebranchiste.

Dans ces hautes opérations intellectuelles, il découvre un principe et un exercice de vie éternellement heureuse. S'appuyant sur l'éternité de l'objet que l'entendement contemple, et sur la convenance qui doit exister entre les objets et les puissances, il en conclut que l'âme est immortelle. Née pour considérer ces vérités immuables, et Dieu où se réunit toute vérité, par là l'âme se trouve conforme à ce qui est éternel, et renferme, dit-il, manifestement le principe divin d'une vie immortelle. Demeurant unie à la vérité éternelle, elle est appelée à un bonheur éternel. Il se plaît à nous montrer une image, et un avant-goût sublime du bonheur de cette autre vie, dans le plaisir si vif et si pur que nous goûtons, quand quelque vérité illustre nous apparaît, et que, contemplant la nature, nous admirons la sagesse qui a tout fait dans un si bel ordre. Il apporte en témoignage Pythagore, Platon, Aristote, avec les saints : «Qui voit Pythagore ravi d'avoir trouvé les carrés des côtés d'un certain triangle avec le côté de sa base, sacrifier une hécatombe en actions de grâces; qui voit Archimède attentif à quelque découverte, en oublier le boire et le manger; qui voit Platon célébrer la félicité de ceux qui contemplent le beau et le bon, premièrement dans les arts, secondement dans la nature, et enfin dans leur source et dans leur principe, qui est Dieu; qui voit Aristote louer ces heureux moments où l'âme n'est pos-